

Dunkerque

au fil du temps

AU TEMPS DE LA GUERRE



LES TÉMOIGNAGES,
Y A PAS MIEUX POUR
SE RENDRE COMPTE !

“ J'avais 7 ans quand la guerre a été déclarée. D'un seul coup, j'ai vu le visage de ma mère et de ma grand-mère devenir livides. Je ne l'oublierai jamais. Je ne voulais pas lâcher mon baigneur. On est parti vivre rue de Séchelles dans la maison d'un monsieur qui fabriquait des cerceaux, il ne parlait que de ça ! Nous on vivait dans la cave. Je dormais sur l'établi. Quand les bombes tombaient, les portes de la cave se soulevaient avec le déplacement d'air. On n'a pas pu rester alors on est allé dans les abris en dessous du Palais de Justice. C'était l'horreur, les femmes enceintes accouchaient, on dormait dans des couvertures, les problèmes d'hygiène étaient terribles. Les soldats nous ramenaient ce qu'ils pouvaient, je me souviens qu'on mangeait surtout du pain d'épice. Du pain d'épice jusqu'à l'indigestion. L. 90 ans

“ J'avais 3 ans quand la maison a été bombardée par les allemands. Tout est tombé sauf un mur, celui où on se trouvait avec ma mère. C'est un miracle qu'on en soit sorties indemnes. Pendant ce temps-là, ma sœur jouait dans la cour avec une copine. Quand on est sorties, vu l'étendue des dégâts, on s'est dit que c'était fini. Et là, en fouillant dans les débris, on les découvre sous un matelas, vivantes, pas blessées. Là encore, c'était miraculeux. Après le bombardement, on a été relogé provisoirement dans la maison de l'instituteur. Aujourd'hui encore, je ne peux plus regarder un film de guerre avec des bombardements.

Je me souviendrai toute ma vie de l'arrivée des soldats américains. D'abord il y a eu un boucan assourdissant qui faisait peur, c'étaient les chenilles des chars. Franchement, c'était très impressionnant. Ils étaient beaux ces soldats, souriants, lumineux. Je me souviens qu'ils ont distribué du beurre en boîte aux habitants, on n'avait jamais vu ça. Et à nous les enfants, ils ont donné des bonbons enveloppés dans du papier. On hallucinait. Ce fut un choc. Tout le monde riait, était heureux, c'était vraiment la libération. Aujourd'hui encore, je ne peux pas voir une jeep sans me mettre à pleurer... J. 82 ans

“ Quand est revenu des abris, tout avait changé. Avant c'était plat et avec les bombardements, c'était bombé, il y avait des trous partout. On n'était pas certain de retrouver notre appart. Je me souviens aussi que quand on sortait de l'abri il y avait une odeur de brûlé. Je m'en souviens comme si c'était hier ! L.90 ans

“ Ma mère avait reçu une lettre de mon père parti à la guerre qui lui conseillait de partir dans le Pas-de-Calais, à Cauchy-à la tour, du côté d'Auchel, là où vivait une partie de sa famille. La mairie de Dunkerque interdisait les départs en train à cette époque à cause des risques de bombardements mais ma mère a désobéi et on est partis. Plus tard ma grand-mère nous a rejoint. Je garderai toujours l'image de son arrivée avec son coucou sur les genoux. Elle était tellement pauvre que cette petite horloge avait une valeur inestimable pour elle. L. 90 ans



MA FAMILLE AUSSI
A CONNU L'EXODE MAIS
PAS DE TELS DRAMES.



QUELLE VIE,
QUELLE ÉPOQUE !

“ On a passé la ligne de démarcation, en dessous de la Loire pour rejoindre la région de Limoges. Beaucoup de réfugiés partaient en Côte d'Or. Nous on est partis en Auvergne car mon père avait un frère qui habitait là-bas et travaillait dans les fermes. On est partis à pied, on dormait dans les fermes, et puis on a réussi à attraper un train. On s'est réfugiés aux Allois, à 15 km d'Oradour sur Glane. On était logés dans une cour de village, je me rappelle que je jouais souvent avec mon grand-père dans cette cour. Les gens du cru, du moins certains, nous appelaient les boches du nord. Mon père, quand il est venu nous rejoindre, se cachait souvent dans les bois la nuit pour ne pas tomber sur les Allemands. **Un jour, de façon soudaine, les miliciens sont rentrés dans cette cour, ils ont fait irruption à moto avec leurs longs manteaux noirs, c'était glaçant... Ils ont fouillé les maisons pour trouver les hommes, ils nous ont fait mettre contre le mur. Ils ont trouvé des explosifs chez mon voisin parce qu'il travaillait dans les carrières. J'aimais beaucoup ce monsieur, je l'appelais grand-père. Ils l'ont embarqué, mis le feu à la maison puis ils l'ont fusillé... C'était l'époque d'Oradour sur Glane.**

On est partis en 45, à pied, des Allois. On a là encore réussi à prendre un train et on s'est arrêté du côté d'Auchel où on a été hébergé pendant 6 mois chez ma marraine car Dunkerque n'était pas encore libéré. Mon père a travaillé dans les mines là-bas. Et puis on est rentrés sur Dunkerque. Les baraquements des Glacis ont été construits pour faire face à l'afflux des innombrables réfugiés qui rentraient comme nous. Nous on a eu de la chance car on a pu retrouver un logement pas loin de celui où on habitait. Un frère de mon père avait tenu un bistrot avant-guerre mais il avait été détruit. On a réussi à trouver un logement vacant à proximité, une maison Marchand, dans la basse-ville, rue de la verrerie. **Il n'y avait absolument rien dans le logement. On a été meublés par l'Entraide Nationale. J'avais 6 ans et je me souviens qu'autour de nous tout était démoli. Il n'y avait que des caves, des débris, des bric-a-brac. Au centre de Dunkerque, tout était à plat à part l'église et la mairie.** G. 83 ans

“ Je suis arrivée en 1946, dans le baraquement 52, Glacis sud. On arrivait de la Côte d'Or où on s'était réfugiés pendant le bombardement. J'avais 17 jours quand on est partis et 2 ans quand on est revenus. Il y avait une cuisine, 2 chambres, les toilettes étaient dehors, il y avait un point d'eau. C'était très modeste mais ce qui était super, c'était l'entente avec les voisins. Le soir, tout le monde se réunissait sur le seuil, les gosses jouaient tous ensemble, les parents discutaient, rigolaient, tout le monde se connaissait. M. 78 ans